

L'AMOUR ET LA GUERRE.

QUATRIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

I

Les deux officiers royalistes rentrèrent au château. Madame de Flavigny et Blanche les attendaient dans le salon. Elles étaient prêtes pour le départ. Blanche était calme ; la comtesse s'efforçait visiblement de refouler son émotion. Ce n'était pas, certes, la première fois que la pauvre grande dame se séparait de ce qu'elle avait de plus cher au monde, son mari et son fils, sachant, hélas ! qu'ils allaient affronter la mort. Elle n'en ressentait pas moins, chaque fois, toutes les angoisses de cette poignante situation. Elle recommanda à Raoul d'être prudent sans cesser d'être brave, l'embrassa à plusieurs reprises en accompagnant d'une larme chacun de ses baisers, et se dirigea vers la porte du salon. A peine avait-elle fait quelques pas, un domestique parut et annonça le marquis Gaétan d'Aprémont. Cette annonce produisit une sensation de pénible surprise sur la famille de Flavigny.

Un homme entra aussitôt sans attendre qu'on l'introduisit. Il portait un habit de velours bleu, brodé en paillettes, un chapeau à plume sous le bras, l'épée au côté. L'élégance de son costume faisait ressortir plutôt qu'elle ne dissimulait la laideur de son visage et la difformité de son corps. Un sourire railleur rendait impertinente l'expression de sa physionomie.

— Ah ! pardieu ! dit-il en s'avancant d'un air délibéré, qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Cela tient à ce que depuis l'insurrection je me suis tenu avec Charrette dans le Marais, tandis que vous n'avez guère quitté le Bocage. N'importe, je remercie l'heureux hasard qui me ramène vers vous.

Puis s'adressant à Raoul :

— Vous savez, mon cher vicomte, reprit-il, que je ne vous en veux pas de votre terrible coup d'épée. Malepeste ! j'ai failli en rendre l'âme ; mais, Dieu merci ! ma robuste constitution a résisté. A peine rétabli, je l'avoue, j'ai eu l'idée de vous provoquer à mon tour et de vous rendre coup pour coup. Mais, bast ! vous étiez parti avec votre famille pour l'Espagne, je crois, et j'envoyai à tous les diables mes projets de vengeance. Après quoi, je m'élançai vers Paris, et j'y repris mon ancienne existence de grand seigneur. Ah ! la joyeuse vie que j'y menais avec quelques gentilshommes de mes amis, lorsque vint à éclater cette odieuse Révolution ! Il fallut émigrer. Je suivis le courant. Mais à Coblenz l'ennui s'empara de moi. Je trouvai d'ailleurs que le prince de Condé ne faisait pas un assez grand cas de ma personne. Je lui demandai la permission de revenir en France, de me rendre en Vendée, où l'on commençait à se battre. J'obtins cette permission, et me voici...

La famille de Flavigny, debout, contrainte et silencieuse, attendait que le marquis expliquât les motifs de sa visite. C'est à peine si elle l'avait reconnu, tant il était changé, vieilli, tant ses traits portaient l'empreinte d'une vie de désordre et la flétrissure des plus mauvaises passions. A peine guéri, il avait eu hâte, en effet, de regagner la capitale. Là il s'était livré à tous les emportements du plaisir sans frein ; il avait de la sorte compromis de nouveau sa santé et dissipé en grande partie la belle fortune qui provenait de l'héritage maternel. Le bruit de ses débauches était parvenu jusqu'au fond du Bocage et n'avait pas peu contribué à lui valoir le mépris de tous les seigneurs qui le connaissaient. Plus que les autres, on le comprend, le comte, la comtesse, Blanche et Raoul devaient éprouver à sa vue un sentiment de vive répulsion.

Cependant l'accueil glacial qu'il recevait ne parvint pas à le déconcerter.

— En vérité, monsieur de Flavigny, poursuivit-il d'un ton

imperceptiblement sarcastique, j'ai admiré tout à l'heure la majesté mélancolique du lac de Grand-Lieu, les vertes perspectives des campagnes d'alentour, la grâce enchanteuse du château de Morsanges, que je ne connaissais pas. Il est vraiment dommage d'abandonner une contrée si pittoresque et qui doit être remplie de fort aimables souvenirs, surtout aux yeux de madame de Flavigny.

— Est-ce donc simplement pour contempler le paysage qui nous environne que vous êtes venu jusqu'ici ? demanda le comte, la voix brève, le regard hautain.

— Non, sans doute, répondit Gaétan. Mon but est plus sérieux. Mais, vive Dieu ! je suis devenu quelque peu artiste, et, malgré l'importance de la mission qui m'amène, je n'ai pu me défendre d'un élan d'admiration à l'aspect du site que je viens de traverser.

— Je présume que c'est Paris qui vous a doué d'un sens si délicat ? reprit Blanche avec un sourire ironique.

— Oui, mademoiselle. Paris m'a donné le goût de tout ce qui est la beauté.

— Je ne vous en félicite pas, monsieur, répartit vivement la jeune fille, car j'ai entendu dire que c'est un goût ruineux.

Le marquis fixait déjà sur elle un regard rayonnant d'un hommage hardi. Cette répartie modifia la nature de son impression : l'éclat de ses yeux disparut.

— Mademoiselle de Flavigny est toujours spirituelle, dit-il en s'inclinant pour dissimuler son dépit.

Il se redressa presque aussitôt, et reprit avec une certaine sécheresse dans l'accent :

— Parbleu ! il ne s'agit pas de tout cela, et j'ai eu tort, je l'avoue, de ne pas vous dire tout de suite les raisons de ma présence ici. Voici en deux mots ce qui m'amène ; hier, j'étais aux Herbiers, où, comme vous ne l'ignorez pas sans doute, se sont réunis les principaux chefs de l'armée royale et catholique, et où l'on s'étonnait, entre parenthèses, de ne vous avoir pas encore vus. D'Elbé, ayant été nommé généralissime en remplacement de Cathelineau, m'a chargé immédiatement de prendre avec moi quatre mille hommes, de pousser une reconnaissance jusqu'au lac de Grand-Lieu, de me rallier à vous, et d'essayer de ralentir la marche des Mayonnais, qu'on prétend si terribles, et dont j'espère bien cultiver l'avant-garde. Je me réjouis de vous trouver prêt à me seconder, mon cher comte, et je crois qu'avec nos six mille Vendéens nous sommes en mesure d'attaquer les misérables qu'on nous oppose et de les mettre en pleine déroute. Je vous prévins que je ne fais pas de quartier.

Cette forfanterie de langage déplut visiblement à M. de Flavigny.

— Je crains que nous ne soyons pas d'accord, monsieur le marquis, répondit-il froidement. D'abord je n'admets pas vos idées impitoyables, et j'ai appris avec douleur, que, dans le Marais, vous et quelques-uns de vos officiers, vous avez massacré des soldats vaincus et désarmés. Vous en avez fusillé des centaines en les faisant mettre à genoux sur le bord d'une fosse, et en donnant ainsi un prétexte et une excuse aux violentes représailles des républicains.

— Mon avis est qu'il faut faire à ses ennemis le plus de mal qu'on peut.

— Oui, quand on se bat ; non, quand on est vainqueur, répliqua Raoul.

— A chacun son opinion, monsieur le vicomte. Moi, je garde la mienne. Je hais les bleus, et je voudrais qu'ils n'eussent qu'une seule tête pour la leur couper... Mais, ajouta le marquis, est-ce le seul point sur lequel nous différons de sentiment ?

— Il en existe un autre que je suis loin d'apprécier comme vous, répondit le comte.

— Voyons.

— Selon moi, vous n'avez pas une idée juste de ceux que nous allons combattre. Votre amitié les rabaisse à tort. Prenez garde de vous en repentir. Ce sont des troupes vaillantes et solides, commandées par d'habiles généraux. Si nous